



Comtesse de Ségur

**François le
Bossu**

François le Bossu

François le Bossu

I - COMMENCEMENT D'AMITIÉ

II - PAOLO.

III - DEUX ANNÉES QUI FONT DEUX AMIS

IV - LES CARACTÈRES SE DESSINENT

V - ATTAQUE ET DÉFENSE

VI - LES TRICHEURS PUNIS

VII - PREMIER SERVICE. RENDU PAR PAOLO A
CHRISTINE.

VIII - MINA DÉVOILÉE

IX - GRAND EMBARRAS DE PAOLO.

X - FRANÇOIS ARRANGE L'AFFAIRE

XI - M. DES ORMES GATE L'AFFAIRE

XII - MME DES ORMES RACCOMMODE L'AFFAIRE

XIII - INCENDIE ET MALHEUR

XIV - HEUREUX MOMENTS POUR CHRISTINE.

XV - TRISTES SUITES DE L'INCENDIE

XVI - CHANGEMENT DE MAURICE.

XVII - HEUREUSE BIZARRERIE DE MADAME DES
ORMES.

XVIII - PAOLO, PRIS, S'ÉCHAPPE

XIX - CHRISTINE EST BONNE MAURICE EST
EXIGEANT

XX - SURPRISE DÉSAGRÉABLE QUI NE GATE RIEN

XXI - VISITES DE M. ET MADAME DES ORMES.

XXII - MAURICE CHEZ M. DE NANCÉ.

XXIII - FIN DE MAURICE.

XXIV - SÉPARATION, DÉSESPOIR

XXV - DEUX ANNÉES DE TRISTESSE

XXVI - DEMANDES EN MARIAGE. RÉPONSES
DIFFÉRENTES

XXVII - CHRISTINE A RÉPONSE A TOUT

XXVIII - MÉTAMORPHOSE DE FRANÇOIS.

XXIX - PAOLO HEUREUX, CONCLUSION

Page de copyright

François le Bossu

Comtesse de Ségur

À MA PETITE FILLE CAMILLE DE MALARET

Chère et bonne Camille, la Christine dont tu vas lire l'histoire te ressemble trop par ses beaux côtés pour que je me prive du plaisir de te dédier ce volume. Tu as sur elle l'avantage d'avoir d'excellents parents ; puissestu, comme elle, trouver un excellent François qui sache t'aimer et t'apprécier comme mon François aime et apprécie Christine ! C'est le vœu de ta grand'mère, qui t'aime tendrement.

COMTESSE DE SÉGUR, née ROSTOPCHINE.

I - COMMENCEMENT D'AMI TIÉ

Christine était venue passer sa journée chez sa cousine Gabrielle ; elles travaillaient toutes deux avec ardeur, pour habiller une poupée que Mme de Cémiane, mère de Gabrielle et tante de Christine, venait de lui donner : elles avaient taillé une chemise et un jupon, lorsqu'un domestique entra. « Mesdemoiselles, Mme de Cémiane vous demande au jardin, sur la terrasse couverte ».

GABRIELLE. - Faut-il y aller tout de suite ? Y a-t-il quelqu'un ?

LE DOMESTIQUE. - De suite, mademoiselle ; il y a un monsieur avec madame.

GABRIELLE. - Allons, Christine, viens.

CHRISTINE. - C'est ennuyeux ! je ne pourrai pas habiller ma poupée, qui est nue et qui a froid.

GABRIELLE. - Que veux-tu ! il faut bien aller joindre maman, puisqu'elle nous fait demander.

CHRISTINE. - Moi, seule à la maison, je ne pourrai pas l'habiller ; je ne sais pas travailler. Mon Dieu ! que je suis malheureuse de ne savoir rien faire.

GABRIELLE. - Pourquoi ne demanderaistu pas à ta bonne de lui faire une robe ?

CHRISTINE. - Ma bonne ne voudra pas : elle ne fait jamais rien pour m'amuser.

GABRIELLE. Comment faire, alors ?... Si je t'en faisais une ?

- Toi, tu pourrais ? dit Christine, en relevant la tête et en souriant.

GABRIELLE. - Je crois que oui ; j'essayerai toujours.

CHRISTINE. - Tout de suite ?

GABRIELLE. - Non, pas tout de suite, puisque maman nous attend pour promener ; mais quand nous serons revenues, nous travaillerons à ta robe.

CHRISTINE. - Mais, en attendant, ma pauvre fille a froid.

GABRIELLE. - Je vais l'envelopper dans ce vieux petit manteau tu vas voir ; donnelamoi.

Gabrielle prend la poupée, l'enveloppe de son mieux et la met dans un fauteuil.

GABRIELLE. - Là ! elle est très bien ! Viens, à présent ; maman nous attend. Dépêchonsnous.

Christine embrasse Gabrielle, qui l'entraîne hors de la chambre ; elles arrivent en courant à une allée couverte où se promenait leur maman avec un monsieur et un petit garçon qui était un peu en arrière. Gabrielle et Christine le regardent avec surprise. Il était un peu plus grand qu'elles, gros, d'une tournure singulière ; sa figure était jolie, ses yeux doux et intelligents, il avait une physionomie très agréable, mais l'air craintif et embarrassé.

Christine s'approche, lui prend la main :

- Viens, mon petit, jouer avec nous ; veuxtu ?

L'enfant ne répond pas ; il regarde d'un air timide Gabrielle et Christine.

- Estce que tu es sourd, mon petit ? demanda Gabrielle amicalement.

- Non, répondit l'enfant à voix basse.

GABRIELLE. - Et pourquoi ne parlestu pas ? Pourquoi ne viens tu pas avec nous ?

L'ENFANT. - Parce que j'ai peur que vous ne vous moquiez de moi comme les autres.

GABRIELLE. - Nous moquer de toi ? Et pourquoi cela ? Pourquoi les autres se moquent-ils de toi ?

- Vous ne voyez donc pas ! dit le petit garçon en relevant la tête et les regardant avec surprise.

GABRIELLE. - Je te vois, mais je ne comprends pas pourquoi on se moque de toi. Et toi, Christine, vois-tu quelque chose ?

CHRISTINE. - Non, pas moi ; je ne vois rien.

- Alors, vous voudrez bien m'embrasser et jouer avec moi ? dit le petit garçon en souriant et en hésitant encore.

- Certainement, s'écrièrent les deux cousines en l'embrassant de tout leur cœur.

Le petit garçon semblait si heureux, que Gabrielle et Christine se sentirent aussi toutes joyeuses. Au moment où ils s'embrassaient tous les trois, la maman et le monsieur se retournèrent. Ce dernier poussa une exclamation joyeuse.

- Ah ! les bonnes petites filles ! Ce sont les vôtres, madame ? Elles veulent bien embrasser mon pauvre François ! Pauvre enfant ! il en a l'air tout heureux !

MADAME DE CÉMIANE. - Pourquoi donc paraissez-vous surpris que ma fille et ma nièce accueillent bien votre petit François ! Je m'étonnerais du contraire.

M. DE NANCÉ. - Je serais bien heureux, madame, que tout le monde pensât comme vous ; mais l'infirmité de mon pauvre enfant le rend si timide ! Il est si habitué à se voir l'objet des railleries et de l'aversion de tous les enfants, qu'il doit être heureux de se voir fêté et embrassé par vos bonnes et charmantes petites filles.

- Pauvre enfant ! dit Mme de Cémiane en le regardant avec attendrissement.

Les enfants s'étaient rapprochés.

Gabrielle et Christine tenaient chacune une main du petit garçon qu'elles faisaient courir, et qui riait de tout son cœur de cette course forcée.

GABRIELLE. - Maman, le petit garçon nous a dit qu'on se moquait de lui et que personne ne voulait l'embrasser. Pourquoi ? il est très bon et très gentil.

Mme de Cémiane ne répondit pas ; le petit François la regardait avec anxiété ; M. de Nancé soupirait et se taisait également.

CHRISTINE. - Monsieur, pourquoi se moqueton du petit garçon ?

M. DE NANCÉ. - Parce que le bon Dieu a permis qu'il fût bossu à la suite d'une chute, mes enfants ; et il y a des gens assez méchants pour se moquer des bossus, ce qui est très mal.

GABRIELLE. - Certainement, c'est très mal ; ce n'est pas sa faute s'il est bossu, il est très bien tout de même.

- Où donc est il bossu ? Je ne vois pas, dit Christine en tournant autour de François.

Le pauvre François était rouge et inquiet pendant cette inspection de Christine.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pensait il, si elle voit ma bosse, elle fera comme les autres, elle se moquera de moi ! »

Mme de Cémiane était embarrassée pour faire finir Christine sans que M. de Nancé s'en aperçût : Gabrielle commençait aussi à examiner le dos de François, lorsque Christine s'écria :

« Voilà ! voilà ! je vois ! C'est là, sur le dos ! Voistu Gabrielle ? »

GABRIELLE. - Oui, je vois ; mais ce n'est rien du tout. Pauvre garçon ! tu croyais que nous nous moquerions de toi ? Ce serait bien méchant ! Tu n'as plus peur, n'est ce pas ? Comment t'appelles tu ? Où est ta maman ?

FRANÇOIS. - Je m'appelle François ; maman est morte, je ne l'ai jamais vue : et voilà papa avec votre maman.

CHRISTINE. - Comment, c'est ce monsieur qui est ton papa ?

M. DE NANCÉ. - Pourquoi cela vous étonnet-il, ma bonne petite ?

CHRISTINE. - Parce que vous êtes très grand et lui est si petit, vous êtes maigre et lui est si gras.

MADAME DE CÉMIANE. - Quelle bêtise tu dis, Christine ! Est-ce qu'un enfant est jamais grand comme son papa ? Si vous alliez vous amuser avec François, ce serait mieux que de rester ici à dire des niaiseries.

M. DE NANCÉ. - Laissez-moi vous embrasser, mes bonnes petites filles ; je vous remercie de tout mon cœur d'être bonnes pour mon pauvre petit François.

M. de Nancé embrassa à plusieurs reprises Gabrielle et Christine, et il alla rejoindre Mme de Cémiane. Les enfants, de leur côté, entrèrent dans le bois pour ramasser des fraises.

CHRISTINE. - Tiens, François, viens par ici : voici une bonne place ; regarde, que de fraises ! Prends. Prends tout.

FRANÇOIS. - Merci, ma petite amie. Comment vous appelez-vous toutes deux ?

GABRIELLE. - Je m'appelle Gabrielle.

CHRISTINE. - Et moi, Christine.

FRANÇOIS. - Quel âge avez-vous ?

GABRIELLE. - Moi j'ai sept ans, et Christine, qui est ma cousine, a six ans. Et toi, quel âge astu ?

- Moi... j'ai... déjà dix ans, répondit François en rougissant.

GABRIELLE. - C'est beaucoup, dix ans ! C'est plus que Bernard.

FRANÇOIS. - Qui est Bernard ?

GABRIELLE. - C'est mon frère. Il est très bon. Je l'aime beaucoup, il n'est pas ici à présent ; il prend une leçon chez M. le curé.

FRANÇOIS. - Ah ! moi aussi je dois aller prendre une leçon chez le curé, tout près d'ici, à Druny.

GABRIELLE. - C'est comme Bernard ; il y va aussi à Druny. Tu es donc près de Druny.

FRANÇOIS. – Tout près ! Il faut dix minutes pour aller de chez nous chez le curé.

GABRIELLE. – Pourquoi n'estu jamais venu nous voir ?

FRANÇOIS. Parce que je ne demeurais pas ici ; papa était en Italie pour ma santé ; les médecins disaient que je deviendrais droit et grand en Italie ; et, au contraire, je suis plus bossu qu'avant, ce qui me chagrine beaucoup.

GABRIELLE. – Écoute, François, ne pense pas à cela ; je t'assure que tu es très gentil ; n'est-ce pas Christine ?

CHRISTINE. – Je l'aime beaucoup, il a l'air si bon !

Toutes deux embrassèrent François qui riait et qui avait l'air heureux ; et tous les trois se mirent à cueillir des fraises.

Gabrielle et Christine eurent toujours soin de désigner les meilleures places à François pour qu'il se fatiguât moins à chercher.

Au bout d'un quart d'heure, ils avaient rempli un petit panier que Gabrielle tenait à son bras.

« À présent nous allons manger, dit Gabrielle en s'essuyant le front. Il fait chaud, cela nous rafraîchira. Tiens, François, assoistoi là, sous le sapin, près de Moi, et toi, Christine, metstoi de l'autre côté ; c'est François qui va partager. »

FRANÇOIS. – Et dans quoi les mettrons-nous ? nous n'avons pas d'assiettes.

GABRIELLE. – Nous allons en avoir tout à l'heure. Que chacun prenne une grande feuille de châtaigner ; en voici trois.

Chacun prit sa feuille, et François commença le partage ; les petites filles le regardaient faire. Quand il eut fini :

« C'est très mal partagé, dît Gabrielle ; tu nous as presque tout donné ; et il t'en reste à peine. »

– Tiens, mon bon petit, en voici des miennes, dit Christine en versant une part de ses fraises dans la feuille de François.

- Et en voilà des miennes, dit Gabrielle en faisant comme Christine.

FRANÇOIS. - C'est trop, beaucoup trop, mes bonnes amies.

GABRIELLE. - Du tout, c'est très bien : mangeons.

FRANÇOIS. - Comme vous êtes bonnes ! Quand je suis avec d'autres enfants, ils prennent tout et ne m'en laissent presque pas.

II - PAOLO.

Les enfants finissaient de manger leurs fraises et ils sortaient du bois, quand ils virent arriver un jeune homme de dixhuit à vingt ans qui tenait son chapeau à la main, et qui saluait à chaque pas en s'approchant des enfants. Puis il resta debout devant eux, sans parler.

Les enfants le regardaient et ne disaient rien non plus.

« Signora, signor, me voilà », dit le jeune homme saluant encore.

Les enfants saluèrent aussi, mais un peu effrayés.

« Saistu qui c'est », dit François à l'oreille de Gabrielle.

GABRIELLE. - Non ; j'ai peur. Si nous nous sauvions ?

« Signora, signor, sé souis venou, mé voici », recommença l'étranger saluant toujours.

Pour toute réponse, Gabrielle prit la main de Christine et se mit à courir en criant :

« Maman, maman, un monsieur ! »

Elles ne tardèrent pas à rencontrer Mme de Cémiane et M. de Nancé qui les avaient entendues crier et qui accouraient aussi, craignant quelque accident.

« Qu'y atil ? Où est François ? » demanda M. de Nancé avec anxiété.

- Là, là, dans le bois, avec un monsieur fou qui va lui faire du mal, dit Christine tout essoufflée.

M. de Nancé partit comme une flèche et aperçut François debout et souriant devant l'étranger, qui se mit à saluer de plus belle ?

M. DE NANCÉ. - Qui êtesvous, monsieur ? Que voulezvous ?

L'ÉTRANGER, saluant. - Moi, zé souis invité de venir sé signor conté. C'est vous, signor Cémiane.

M. DE NANCÉ. - Non, ce n'est pas moi, monsieur ; mais voici Mme de Cémiane.

L'étranger s'approcha de Mme de Cémiane, recommença ses saluts, et répéta la phrase qu'il venait de dire à M. de Nancé.

MADAME DE CÉMIANE. - Mon mari est absent, monsieur, il va rentrer ; mais veuillez me dire votre nom, car je ne crois pas avoir encore reçu votre visite.

- Moi, Paolo Peronni, et voilà une lettre de signor conté Cémiane.

Il tendit à Mme de Cémiane une lettre, qu'elle parcourut en réprimant un sourire.

« Ce n'est pas l'écriture de mon mari », dit-elle.

PAOLO. - Pas écriture ! Alors, quoi faire ? Il invite à dîner, et moi, povéro Paolo, z'étais très satisfait. Z'ai marcé fort ; z'avais peur de venir tard. Quoi faire ?

MADAME DE CÉMIANE. - Il faut rester à dîner avec nous, monsieur ; vos amis ont voulu sans doute vous jouer un tour, et vous le leur rendrez en dînant ici et en faisant connaissance avec nous.

PAOLO. - Ça est bon à vous ; merci, madame ; moi, zé souis pas depuis longtemps ici ; moi, zé connais personne.

Le jeune homme raconta comme quoi il était médecin, Italien, échappé à un affreux massacre du village de Liepo, qu'il défendait avec deux cents jeunes Milanais contre Radetzki.

« Eux sont restés presque tous toués, coupés en morceaux ; moi zé mé souis sauvé en mé zétant sous les amis morts ; quand la nouit est venoue, moi ramper longtemps, et puis zé mé souis levé debout et z'ai couru, couru ; lé zour, zé souis cacé dans les bois, z'ai manzé les frouits des oiseaux, et la nouit courir encore zousqu'à Zènes ; puis z'ai marcé et z'ai dit Italiano !

Et les amis m'ont donné du pain, des viandes, oune lit ; et moi zé souis arrivé en vaisseau en bonne France ; les bons Français ont donné tout et m'ont amené ici à

Arzentan ; et moi, zé connais personne, et quand est arrivée oune lettre dou signor conté Cimiano, moi z'étais content, et les camarades de rire et toussoter, et oune me dit : « Va pas, c'est pour rire » ; mais moi, z'ai pas écouté et z'ai fait deux lieues en oune heure ; et voilà comment Paolo est venu zousqu'ici... Vous riez comme les camarades ; c'est drôle, pas vrai ? » Mme de Cémiane riait de bon cœur ; M. de Nancé souriait et regardait le pauvre Italien avec un air de profonde pitié. « Pauvre jeune homme ! » ditil avec un soupir, Et où sont vos parents ?

« Mes parents ?... »

Et le visage du jeune homme prit une expression terrible.

« Mes parents, morts, toués par les féroces Autrichiens ; fousillés avec les sœurs, frères, amis, dans les maisons à eux ! Tout est brûlé ! et avant battous, pour les punir eux, parce que moi, Italien, z'ai allé avec les amis pour touer les Autrichiens méssants et barbares. Voici l'Autrice ! voilà le Radetzki ! »

MADAME DE CÉMIANE. – Pauvre garçon ! C'est affreux !

M. DE NANCÉ. – Malheureux jeune homme ! Être ainsi sans parents, sans patrie, sans fortune ! Mais il faut avoir courage. Tout s'arrangera avec l'aide de Dieu ; ayons confiance en lui, mon cher monsieur. Courage ! Vous voyez que vous voilà chez Mme de Cémiane sans savoir comment. C'est un commencement de protection. Tout ira bien ; soyez tranquille.

Le pauvre Paolo regarda M. de Nancé d'un air sombre et ne répondit pas ; il ne parla plus jusqu'au retour au château.

Les enfants restèrent un peu en arrière pour ne pas se trouver trop près de ce Paolo qui inspirait aux petites filles une certaine terreur.

– Qu'estce qu'il disait donc des Autrichiens ? demanda Christine.

Il avait l'air si en colère.

GABRIELLE. - Il disait que les Italiens brûlaient des Autrichiens, et que ses sœurs battaient... leurs habits, je crois ; et puis qu'ils tuaient tout, même les parents et les maisons.

CHRISTINE. - Qui tuait ?

GABRIELLE. - Eux tous.

CHRISTINE. - Comment, eux tous ? Qu'est-ce qu'ils tuaient ? Et le Maréchal autrichien, célèbre par la répression cruelle de la révolte des Lombards en 1849. Pourquoi les sœurs battaient-elles les habits ? Je ne comprends pas du tout.

GABRIELLE. - Tu ne comprends rien, toi. Je parie que François comprend.

FRANÇOIS. - Oui, je comprends, mais pas comme tu dis. C'est les Autrichiens qui tuaient les pauvres Italiens, et qui brûlaient tout, et qui ont tué les parents et les sœurs de l'homme et ont brûlé sa maison. Comprendstu, Christine ?

CHRISTINE. - Oui, très bien ; parce que tu le dis très bien ; mais Gabrielle disait très mal.

GABRIELLE. - Ce n'est pas ma faute si tu es bête et que tu ne comprends rien. Tu sais bien que ta maman te dit toujours que tu es bête comme une oie.

Christine baissa la tête tristement et se tut. François s'approcha d'elle et lui dit en l'embrassant :

- Non, tu n'es pas bête, ma petite Christine. Ne crois pas ce que te dit Gabrielle.

CHRISTINE. - Tout le monde me dit que je suis laide et bête, je crois qu'ils disent vrai.

GABRIELLE, l'embrassant. - Pardon, ma pauvre Christine, je ne voulais pas te faire de peine ; j'en suis fâchée ; non, non, tu n'es pas bête ; pardonnem-moi, je t'en prie.

Christine sourit et rendit à Gabrielle son baiser. La cloche sonna pour le dîner, et les enfants coururent à la maison pour se nettoyer et arranger leurs cheveux. Le dîner se passa gaiement, grâce à l'aventure de l'Italien, que Mme de Cémiane avait présenté à son mari, et à l'appétit

vorace du pauvre Paolo, qui ne se laissait pas oublier. Quand le rôti fut servi, il n'avait pas encore fini l'énorme portion de fricassée de poulet qui débordait son assiette. Le domestique avait déjà servi à tout le monde un gigot juteux et appétissant, pendant que Paolo avalait sa dernière bouchée de poulet ; il regardait le gigot avec inquiétude ; il le dévorait des yeux, espérant toujours qu'on lui en donnerait. Mais, voyant le domestique s'apprêter à passer un plat d'épinards, il rassembla son courage, et, s'adressant à M. de Cémiane, il dit d'une voix émue :

- Signor conté, voulezvous m'offrir zigot, s'i vous plait ?
- Comment donc ! très volontiers, répondit le comte en riant.

Mme de Cémiane partit d'un éclat de rire ; ce fut le signal d'une explosion générale.

Paolo regardant d'un air ébahi, riait aussi, sans savoir pourquoi et mangeait tout en riant ; excité par la gaieté, par les rires des enfants, il rit si fort qu'il s'étrangla ; une bouchée trop grosse ne passait pas.

Il devint rouge, puis violet ; ses veines se gonflaient ; ses yeux s'ouvraient démesurément. François, qui était à sa gauche, voyant sa détresse, se précipita vers lui, et, introduisant ses doigts dans la bouche ouverte de Paolo, en retira une énorme bouchée de gigot.

Immédiatement tout rentra dans l'ordre ; les yeux, les veines, le teint reprirent leur aspect ordinaire, l'appétit revint plus vorace que jamais. Les rires avaient cessé devant l'angoisse de l'étranglement ; mais ils reprirent de plus belle quand Paolo, se tournant la bouche pleine vers François, lui saisit la main, la baisa à plusieurs reprises.

- Bon signorino ! Pauvre petit ! tou m'as sauvé la vie, et moi zé té ferai grand comme ton père. Quoi c'est ça ?

ajoutait en passant sa main sur la bosse de François. Pas beau, pas zoli. Zé sous médecin, tout partira. Sera droit comme papa.

Et il se mit à manger sans plus parler à personne ; il se garda bien de rire jusqu'à la fin du dîner. Bernard avait aussi fait connaissance avec François pendant le dîner.

- Je suis bien fâché de n'avoir pas pu rentrer plus tôt, dit Bernard. J'étais chez le curé ; j'y vais tous les jours prendre une leçon.

FRANÇOIS. - Et moi aussi, je dois aller chez le curé pour apprendre le latin. Je suis bien content que tu y ailles ; nous nous verrons tous les jours.

BERNARD. - J'en suis bien aise aussi ; nous ferons les devoirs probablement.

FRANÇOIS. - Je ne crois pas ; quel âge astu ?

BERNARD. - Moi, j'ai huit ans.

FRANÇOIS. - Et moi dix ans.

BERNARD. - Dix ans ! Comme tu es petit !

François baissa la tête, rougit et se tut. Peu de temps après qu'on fut sorti de table, on vint annoncer à Christine que sa bonne venait la chercher pour la ramener à la maison. Christine lui fit demander si elle pouvait rester encore un quart d'heure, pour emporter sa poupée vêtue de la robe que lui faisait Gabrielle ; mais, habituée à la sévérité de sa bonne, elle se disposa à partir et à dire adieu à sa tante et à son oncle.

GABRIELLE. - Attends un peu, Christine ; je vais finir la robe dans dix minutes.

CHRISTINE. - Je ne peux pas ; ma bonne attend.

GABRIELLE. - Qu'est-ce que ça fait ? elle attendra un peu.

CHRISTINE. - Mais maman me gronderait et ne me laisserait plus venir.

GABRIELLE. - Ta maman ne le saura pas.

CHRISTINE. - Oh oui ! ma bonne lui dit tout.

La tête de la bonne apparut à la porte.

- Allons donc, Christine, dépêchez-vous !

CHRISTINE. – Me voici, ma bonne, me voici !

Christine courut à sa tante pour dire adieu. François et Bernard voulurent l’embrasser ; ils n’eurent pas le temps ; la bonne entra dans le salon.

LA BONNE. – Christine, vous ne voulez donc pas venir ? Il est tard ; votre maman ne sera pas contente.

CHRISTINE. – Me voici, ma bonne, me voici !

GABRIELLE. – Et ta poupée ? tu la laisses ?

– Je n’ai pas le temps, répondit tout bas Christine effarée ; finis la robe, je t’en prie ; tu me la donneras quand je reviendrai.

La bonne prit le bras de Christine, et, sans lui donner le temps d’embrasser Gabrielle, elle l’emmena hors du salon. La pauvre Christine tremblait ; elle craignait beaucoup sa bonne, qui était injuste et méchante. La bonne la poussa dans la carriole qui venait la chercher, y monta ellemême ; la carriole partit.

Christine pleurait tout bas ; la bonne la grondait, la menaçait en allemand, car elle était Allemande.

LA BONNE. – Je dirai à votre maman que vous avez été méchante ; vous allez voir comme je vous ferai gronder.

CHRISTINE. – Je vous assure, ma bonne, que je suis venue tout de suite. Je vous en prie, ne dites pas à maman que j’ai été méchante ; je n’ai pas voulu vous désobéir, je vous assure.

LA BONNE. – Je le dirai, mademoiselle, et, de plus, que vous êtes menteuse et raisonneuse.

CHRISTINE, pleurant. – Pardon, ma bonne ; je vous en prie, ne dites pas cela à maman, parce que ce n’est pas vrai.

– Allezvous bientôt finir vos pleurnicheries ? Plus vous serez méchante et maussade, plus j’en dirai.

Christine essuya ses yeux, retint ses sanglots, étouffa ses soupirs, et, après une demiheure de route, ils arrivèrent au château des Ormes, où demeuraient les parents de Christine.

La bonne l'entraîna au salon ; M. et Mme des Ormes y étaient ; elle la fit entrer de force. Christine restait près de la porte, n'osant parler. Mme des Ormes leva la tête.

- Approchez, Christine ; pourquoi restezvous à la porte comme une coupable ? Mina. estce que Christine a été méchante ?

MINA. - Comme à l'ordinaire, madame ; madame sait bien que mademoiselle Christine ne m'écoute jamais.

CHRISTINE, pleurant. - Ma bonne, je vous assure...

MADAME DES ORMES. - Laissez parler votre bonne. Qu'a-t elle fait, Mina ?

MINA. - Elle ne voulait pas revenir, madame ; après m'avoir fait longtemps attendre, elle se débattait encore pour rester avec sa cousine ; il a fallu que je l'entraînasse de force.

Mme des Ormes s'était levée ; elle s'approcha de Christine.

MADAME DES ORMES. - Vous m'aviez promis d'être sage, Christine ?

CHRISTINE. - Je... vous assure,... maman,... que j'ai été... sage,... répondit la pauvre Christine en sanglotant.

- Oh ! mademoiselle, reprit la bonne en joignant les mains, ne mentez pas ainsi ! C'est bien vilain de mentir, mademoiselle.

MADAME DES ORMES, à Christine. - Ah ! vous allez encore mentir comme vous faites toujours ! Vous voulez donc le fouet ?

M. des Ormes, qui n'avait rien dit jusqu'à, approcha de sa femme.

M. DES ORMES. - Ma chère, je demande grâce pour Christine. Si elle a été désobéissante, elle ne recommencera pas...

MADAME DES ORMES. - Comment, si ? Mina s'en plaint continuellement et ne peut pas en venir à bout... à ce qu'elle dit.

M. DES ORMES, avec impatience. – Mina, Mina !... Avec nous, Christine est toujours parfaitement sage ; elle obéit avec la docilité d'un chien d'arrêt.

MADAME DES ORMES. – Parce qu'elle a peur d'être punie. Voyons, Mina, vous m'ennuyez avec vos plaintes continuelles ; vous exagérez toujours.

Mme des Ormes questionna Christine, malgré l'humeur visible de Mina, dont M. des Ormes examina la physionomie fausse et méchante.

Mme des Ormes finit par douter de la culpabilité de Christine, qu'elle remit à Mina pour la faire coucher, en lui recommandant de ne pas la gronder. Quand M. des Ormes se trouva seul avec sa femme, il lui dit avec émotion :

– Vous êtes sévère pour cette pauvre enfant, vous croyez trop aux accusations de cette bonne, qui se plaint pour un rien.

MADAME DES ORMES. – Vous appelez la désobéissance un rien ?

M. DES ORMES. – À savoir si elle a désobéi.

MADAME DES ORMES. – Comment, si elle a désobéi ? Puisque Mina le dit !

M. DES ORMES. – Mina ne m'inspire aucune confiance ; je l'ai surprise déjà plus d'une fois à mentir ; et, de plus, je crois qu'elle déteste cette petite.

MADAME DES ORMES. – Ce n'est pas étonnant ! Avec elle, Christine est toujours désagréable et maussade.

M. DES ORMES. – Ce qui prouve que Mina s'y prend mal. Mais, vous êtes trop sévère avec Christine, parce que vous ne surveillez pas assez ce qui se passe, et que vous ajoutez foi aux plaintes de la bonne, Christine a une peur affreuse de cette Mina ! De grâce, mettez-y plus de soin et de surveillance.

MADAME DES ORMES. – Ah ! je vous en prie, parlons d'autre chose. Ce sujet m'impatiente.